

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

Introduction générale

La linguistique moderne est née de la volonté de Ferdinand de Saussure d'élaborer un modèle abstrait, la *langue*, à partir des *actes de paroles*. Son enseignement, qui fut recueilli par ses élèves et publié après sa mort [1], constitue le point de départ du structuralisme en linguistique. Et, malgré les quelques passages dans lesquels on trouve l'affirmation que la langue « est la partie sociale du langage » [2] ou que « la langue est une institution sociale » [3], ce livre insiste surtout sur le fait que « la langue est un système qui ne connaît que son ordre propre » [4] ou que, comme l'affirme la dernière phrase du texte, « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Saussure traçait ainsi une frontière nette entre ce qui lui paraissait pertinent, « la langue en elle-même », et le reste, et il fut suivi sur ce point par des chercheurs aussi différents que Bloomfield, Hjelmslev ou Chomsky : tous, élaborant des théories et des systèmes de descriptions diversifiés, s'accordaient à délimiter le champ de leur science de façon restrictive, éliminant de leurs préoccupations tout ce qui n'était pas la structure abstraite qu'ils définissaient comme objet de leur étude.

Or, les langues n'existent pas sans les gens qui les parlent, et l'histoire d'une langue est l'histoire de ses locuteurs. Le structuralisme en linguistique s'est donc construit sur le refus de prendre en compte ce qu'il y a de social dans la langue, et si les théories et les descriptions qui découlent de ces principes sont évidemment un apport non négligeable à l'étude générale des langues, la sociolinguistique à laquelle est consacré ce livre a dû prendre le contre-pied de ces positions. Le conflit entre ces deux approches de la langue commence très tôt, immédiatement après la publication du *Cours de linguistique générale*, et nous verrons que, jusqu'à une date récente, ces deux courants vont se développer de façon indépendante. D'un côté on mettait l'accent sur l'organisation des phonèmes d'une langue, sur sa syntaxe, de l'autre sur la stratification sociale des langues ou sur les différents paramètres qui dans la langue varient selon les classes sociales. Il faudra pratiquement attendre William Labov pour trouver l'affirmation que, si la langue est un fait social, alors la linguistique ne peut être qu'une science sociale, c'est-à-dire que la sociolinguistique est la linguistique [5]. La sociolinguistique est aujourd'hui florissante, elle multiplie ses approches et ses terrains.

Notes

[1] *Cours de linguistique générale* Paris, Payot, 1916. Les éditions successives, nombreuses, ont

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la
Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique, QUE SAIS-JE ?*, 2009, Presses Universitaires de France

conservé la pagination de la première édition. On consultera de préférence l'édition critique de

Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1985.

[2] *Ibid.*, p. 31.

[3] *Ibid.*, p. 33.

[4] *Ibid.*, p. 314.

[5] « Pendant des années, je me suis refusé à parler de sociolinguistique, car ce terme implique qu'il

pourrait exister une théorie ou une pratique linguistique fructueuse qui ne serait pas sociale »,

(William Labov, *Sociolinguistique* Paris, Éd. de Minuit, 1976, p. 37)

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

I. Saussure/Meillet : l'origine du conflit

Le linguiste français Antoine Meillet (1866-1936) a souligné dans de nombreux textes le caractère social de la langue, ou plutôt l'a définie comme un fait social. Et il donnait un contenu très précis à ce caractère. Ainsi, dans son article célèbre « Comment les mots changent de sens », il proposait une définition de ce « fait social », soulignant en même temps sans ambiguïté sa filiation avec le sociologue Émile Durkheim : « les limites des diverses langues tendent à coïncider avec celles des groupes sociaux qu'on nomme des nations ; l'absence d'unité de langue est le signe d'un État récent, comme en Belgique, ou artificiellement constitué, comme en Autriche » ; le langage est donc éminemment un fait social. En effet, il entre exactement dans la définition qu'a proposée Durkheim ; une langue existe indépendamment de chacun des individus qui la parlent, et, bien qu'elle n'ait aucune réalité en dehors de la somme de ces individus, elle est cependant, de par sa généralité, extérieure à lui » ; les caractères d'extériorité à l'individu et de coercition par lesquels Durkheim définit le fait social apparaissent donc dans le langage avec la dernière évidence » [1].

On a souvent présenté Antoine Meillet comme le disciple de Ferdinand de Saussure (1857-1913). En fait, dès la publication (posthume) du *Cours de linguistique générale*, Meillet prenait ses distances et, dans le compte rendu qu'il donne du livre, il souligne que, « en séparant le changement linguistique des conditions extérieures dont il dépend, Ferdinand de Saussure le prive de réalité ; il le réduit à une abstraction qui est nécessairement inexplicable » [2]. Car les positions de Meillet étaient en contradiction avec au moins une des dichotomies saussuriennes, celle qui distinguait entre la synchronie et la diachronie, et avec la dernière phrase du *Cours* (« la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ») qui, même si elle n'est pas de Saussure et représente plutôt la conclusion des éditeurs, résume parfaitement son enseignement.

Contradiction parce que l'affirmation du caractère social de la langue que l'on trouve dans toute l'œuvre de Meillet implique tout à la fois la convergence d'une approche *interne* et d'une approche *externe* des faits de langue et d'une approche *synchronique* et *diachronique* de ces mêmes faits.

Lorsque Saussure oppose linguistique interne et linguistique externe, Meillet les associe, lorsque Saussure distingue entre approche synchronique et approche diachronique, Meillet cherche à l'expliquer la structure par l'histoire. En fait, *tout oppose les deux hommes dès lors qu'on se place sur le terrain de la linguistique générale*. Alors que Saussure cherche à mettre au point un modèle abstrait de la

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la
Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

langue, Meillet est tiraillé entre le *fait social* et le *système où tout se tient* : pour lui on ne peut rien comprendre aux faits de langue sans faire référence au social et donc sans faire référence à la diachronie, à l'histoire.

Face à la précision avec laquelle Meillet définissait la notion de fait social, les passages dans lesquels Saussure déclare que la langue « est la partie sociale du langage » [3] ou que « la langue est une institution sociale » [4] frappent par leur flou théorique. Pour lui le fait que la langue soit une institution sociale est simplement un principe général, une sorte d'exhortation qu'après lui reprendront bien des linguistes structuralistes, sans jamais se donner les moyens heuristiques d'assumer cette affirmation : on pose le caractère social de la langue et l'on passe à autre chose, à une linguistique formelle, à la langue « en elle-même et pour elle-même ». Pour Meillet au contraire, cette affirmation devrait avoir des implications méthodologiques, elle devrait être au centre de la théorie linguistique : la langue est pour lui *à la fois* un « fait social » et un « système où tout se tient », et il tente sans cesse de tenir compte de cette double détermination. Cela lui est assez facile lorsqu'il étudie le lexique (qu'il traite des noms de l'homme, du vin, de l'huile, ou de la religion indo-européenne) ou lorsqu'il se penche sur l'expansion des langues (par exemple sur l'histoire de la langue latine). Les choses lui sont, bien sûr, plus malaisées dans le domaine de la phonologie ou de la syntaxe, mais il demeure que son insistance constante sur ces points en fait un précurseur. Et l'on trouve dans ce passage par exemple : « Du fait que la langue est un fait social il résulte que la linguistique est une science sociale, et le seul élément variable auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique est le changement social » [5], une tonalité très proche de celle que l'on trouvera plus tard dans l'oeuvre de William Labov.

Si Saussure et Meillet utilisent donc presque la même formule, ils ne lui donnent pas le même sens : pour Saussure la langue est élaborée par la communauté, c'est en cela seulement qu'elle est sociale, alors que, nous l'avons vu, Meillet donne à la notion de *fait social* un contenu beaucoup plus précis et très durkheimien (il collaborait d'ailleurs régulièrement à la revue dirigée par Durkheim, *L'Année sociologique*). En fait, là où Saussure distingue soigneusement entre structure et histoire, Meillet voudrait les lier. Alors que l'entreprise du linguiste suisse est essentiellement terminologique (il tente d'élaborer le vocabulaire de la linguistique pour asseoir théoriquement cette science), celle de Meillet est programmatique : il ne cesse de *souhaiter* que l'on prenne en compte le caractère social de la langue. On voit donc que le thème de *la langue comme fait social*, central chez Meillet, est un thème profondément anti saussurien, de façon

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

inconsciente bien sûr avant la publication du *Cours*, mais de façon consciente ensuite, et que l'histoire de la linguistique structurale postsaussurienne se caractérise par un éloignement constant de ce thème. Dès la naissance de la linguistique moderne, apparaît ainsi en face d'un discours de caractère structural, mettant essentiellement l'accent sur la *forme* de la langue, un autre discours insistant sur ses *fonctions* sociales. Et, pendant près d'un demi-siècle, ces deux discours vont se développer de façon parallèle, sans jamais se rencontrer.

II. Bernstein et les handicaps linguistiques

C'est dorénavant dans des recherches publiées en anglais que la sociolinguistique moderne va essentiellement se manifester. Basil Bernstein, spécialiste anglais de la sociologie de l'éducation, va être le premier à prendre en compte à la fois les productions linguistiques réelles (ce que ne faisaient que très peu les auteurs s'inspirant du marxisme) et la situation sociologique des locuteurs. Il va partir de la constatation que les enfants de la classe ouvrière présentent un taux d'échec scolaire beaucoup plus important que ceux des classes aisées. Il va alors analyser les productions linguistiques des enfants et définir deux codes : le *code restreint*, le seul que dominant les enfants de milieux défavorisés, et le *code élaboré*, dominé par les enfants des classes aisées qui dominant aussi le précédent. L'illustration la plus connue, et la plus parlante, de ces codes est une expérience consistant à demander à des enfants de décrire une bande dessinée muette. Les enfants issus de milieux défavorisés vont produire un texte qui ne fait que peu de sens sans le support des images :

« Ils jouent au football, il shoote, ça casse un carreau, etc. », alors que les enfants issus de milieux favorisés vont produire un texte autonome : « Des enfants jouent au football, l'un shoote, le ballon traverse la fenêtre et casse un carreau, etc. »

Les deux codes se distinguent en outre du point de vue des formes grammaticales. Le code restreint se caractérise par des phrases brèves, sans subordination, ainsi que par un vocabulaire limité, et ses locuteurs sont donc fortement handicapés dans leur apprentissage et dans leur vision du monde.

Dans ses travaux, sans cesse repris et précisés, Bernstein est donc principalement concerné par des problèmes de logique et de sémantique. Sa thèse principale est que l'apprentissage et la socialisation sont marqués par la famille dans laquelle les enfants sont élevés, que la structure sociale détermine entre autres choses les comportements linguistiques et il est, du point de vue sociologique, très marqué par Émile Durkheim : « En un certain sens, les concepts de code restreint et de code élaboré ont leur origine dans les deux formes de solidarité distinguées par

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

Durkheim. » [6]. Ses premières publications (essentiellement des articles) furent d'abord reçues de façon positive, car c'était la première fois que l'on tentait une description de la différence linguistique partant de la différence sociale. Mais peu à peu on contestera son opposition binaire entre deux codes (n'y a-t-il pas plutôt un continuum ?), puis la faiblesse de ses concepts linguistiques. C'est surtout William Labov, travaillant sur le parler des Noirs américains, qui développa ces critiques, montrant qu'il ne décrivait pas vraiment des codes mais plutôt des styles, qu'il n'avait aucune théorie descriptive : « Lorsqu'il s'agit de décrire ce qui sépare réellement les locuteurs de la *middle class* de ceux de la *working class*, voilà qu'on nous met sous les yeux une prolifération de *je pense*, de passifs, de modaux et d'auxiliaires, de pronoms de première personne, de mots rares, etc. Mais qu'est-ce là sinon des bornes [...]. Nous nous rendrons un grand service quand nous parviendrons enfin à distinguer dans le style de la *middle class* ce qui est affaire de mode et ce qui aide réellement à exprimer ses idées avec clarté » [7]. Bernstein, bien sûr, répondra à ces critiques (voir en particulier la postface de *Langage et classes sociales*), mais ses thèses auront de moins en moins d'écho dans la communauté des linguistes et il est aujourd'hui très peu cité et utilisé. Il a pourtant représenté un tournant dans l'histoire de la sociolinguistique : Bernstein a été une sorte de catalyseur, d'accélérateur dans cette lente progression vers une conception sociale de la langue, et le fait que ses thèses aient été ensuite rejetées n'enlève rien au rôle qu'il y a joué.

III. William Bright : une tentative fédératrice

Du 11 au 13 mai 1964, sur l'initiative de William Bright, 25 chercheurs se réunissent à Los Angeles pour une conférence sur la sociolinguistique : 8 viennent de l'UCLA, l'université qui organise la conférence, 15 autres sont américains et seuls 2 participants viennent d'un autre pays (la Yougoslavie) mais sont temporairement à l'UCLA ; 13 d'entre eux vont présenter une communication : Henry Hoenigswald, John Gumperz, Einar Haugen, Raven McDavid Jr, William Labov, Dell Hymes, John Fisher, William Samarin, Paul Friedrich, Andrée Sjoberg, Jose Pedro Rona, Gerald Kelley et Charles Ferguson. Les thèmes abordés sont variés : l'ethnologie du changement linguistique (Gumperz), la planification linguistique (Haugen), l'hypercorrection comme facteur de changement (Labov), les langues véhiculaires (Samarin, Kelley), le développement des systèmes d'écriture (Sjoberg), la mise en équation des situations sociolinguistiques des États (Ferguson)..., et les arrière-plans théoriques ne le sont pas moins.

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, La sociolinguistique, QUE SAIS-
JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

William Bright, qui assurera la publication des actes, tente dans son introduction de fédérer ces différentes contributions. Il note tout d'abord que la sociolinguistique « n'est pas facile à définir avec précision ». Ses études, ajoute-t-il, touchent aux relations entre langage et société, mais cette définition est vague, et il précise alors que « l'une des tâches majeures de la sociolinguistique est de montrer que la variation ou la diversité n'est pas libre, mais qu'elle est corrélée avec des différences sociales systématiques » [8]. Il se propose alors de dresser une liste des « dimensions » de la sociolinguistique, en posant qu'à chaque intersection de deux ou plus de ces dimensions se trouve un objet d'étude pour la sociolinguistique. Les trois premières de ces dimensions apparaissent en réponse à une interrogation : quels sont les facteurs qui conditionnent la diversité linguistique ? Et il en voit trois principaux : l'identité sociale du locuteur, l'identité sociale du destinataire et le contexte, se situant ainsi dans le cadre d'une analyse linguistique qui a emprunté les notions clés de la théorie de la communication (émetteur, récepteur, contexte). Les quatre dimensions suivantes sont pour lui : l'opposition synchronie/diachronie ; les usages linguistiques et les croyances concernant ces usages ; l'étendue de la diversité, avec une triple classification : différences multidialectale, multilinguale ou multisociétale ; les applications de la sociolinguistique, avec encore une fois une classification en trois parties : la sociolinguistique comme diagnostic des structures sociales, comme étude du facteur sociohistorique et comme aide à la planification.

Et il concluait : « Il semble probable que la sociolinguistique entre dans une ère de développement rapide ; nous pouvons espérer que la linguistique, la sociologie et l'anthropologie en ressentiront les effets » [9]. Ce texte a surtout aujourd'hui une valeur historique : la rencontre de mai 1964 marque en effet la naissance de la sociolinguistique qui s'affirme contre une autre façon de faire de la linguistique, celle de Chomsky et de la grammaire générative [10]. Mais Bright ne peut concevoir la sociolinguistique que comme une approche annexe des faits de langue, qui vient en complément de la linguistique ou de la sociologie et de l'anthropologie. C'est cette subordination qui va peu à peu s'estomper avec Labov.

IV. Labov : la sociolinguistique est la linguistique

Nous avons vu que Meillet s'était très tôt opposé aux conceptions de la linguistique proposées par

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la
Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

Ferdinand de Saussure. Le linguiste américain William Labov [11] ne s'y est pas trompé et, dans une note, analyse ainsi l'apport de son prédécesseur et les limites de la linguistique saussurienne :

« Meillet, contemporain de Saussure, pensait que le xx^e siècle verrait s'élaborer une procédure d'explication historique fondée sur l'examen du changement linguistique en tant qu'il s'insère dans les transformations sociales (1921). Mais les disciples de Saussure, tel Martinet (1961), se sont attachés à rejeter cette conception, insistant sans relâche pour que l'explication linguistique se limitât aux interrelations des facteurs structuraux internes. Par là ils ne faisaient d'ailleurs que suivre l'esprit de l'enseignement saussurien. En effet, un examen approfondi des écrits de Saussure montre que, chez lui, le terme "social" signifie simplement "pluri-individuel" et ne suggère rien de l'interaction sociale sous ses aspects plus étendus. » Et plus loin, après avoir présenté des exemples phonologiques de l'influence noire sur le parler de New York, Labov revient en conclusion à Meillet : « De tels exemples donnent du poids à ce qu'affirmait Meillet, qu'il convient de chercher l'explication de l'irrégularité des changements linguistiques dans les fluctuations de la composition sociale de la communauté linguistique [12] »

Lorsque Labov publie en 1966 son étude sur la stratification sociale de /r/ dans les grands magasins new-yorkais, texte qui sonne comme un manifeste, on peut donc y voir une reprise des idées de Meillet. On trouve la même tonalité dès le titre du chapitre VIII de *Sociolinguistique*, « L'étude de la langue dans son contexte social », et ce passage montre clairement le lien qui unit Labov à Meillet : « Pour nous, notre objet d'étude est la structure et l'évolution du langage au sein du contexte social formé par la communauté linguistique. Les sujets considérés relèvent du domaine ordinairement appelé "linguistique générale" : phonologie, morphologie, syntaxe et sémantique [...]. S'il n'était pas nécessaire de marquer le contraste entre ce travail et l'étude du langage hors de tout contexte social, je dirais volontiers qu'il s'agit là tout simplement de *linguistique* [13] » Henri Boyer, dans un livre de présentation de la sociolinguistique, qualifie cette affirmation de « polémique [14] ». Il n'y a pourtant là rien de polémique mais simplement l'affirmation d'un principe selon lequel il n'y a pas lieu de distinguer entre une linguistique générale qui étudierait les langues et une sociolinguistique qui prendrait en compte l'aspect social de ces langues : en d'autres termes, la *sociolinguistique est la linguistique*. Labov radicalise donc Meillet en poussant jusqu'au bout la prise au sérieux de la définition de la langue comme fait social, mais la comparaison s'arrête là. Meillet, comparatiste de haut niveau, a surtout travaillé sur des langues mortes, alors que Labov travaille sans cesse sur des

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

situations concrètes contemporaines, qu'il se pose des problèmes de méthodologie de l'enquête, en bref il construit un instrument de description qui tente de dépasser, en les intégrant, les méthodes heuristiques de la linguistique structurale (voir chap. III). De ses recherches naîtra le courant connu sous le nom de « linguistique variationniste ».

V. Conclusion

Les années 1970 vont donc constituer un tournant. On voit désormais paraître des revues ou des recueils d'articles se référant explicitement à la sociolinguistique qui prend de plus en plus d'importance et vient battre en brèche des positions considérées comme définitives. Citons, en 1972, Pier Paolo Giglioli qui publie *Language and Social Context* [15] dans lequel on trouve les noms de Joshua Fishman, Erving Goffman, Basil Bernstein, William Labov, John Gumperz, Charles Ferguson, etc. Les textes sélectionnés avaient tous déjà été publiés (entre 1963 et 1971) de façon isolée, mais ce regroupement, après l'ouvrage de Bright, est l'indicateur d'un nouveau courant dans la linguistique. La même année, la même maison d'édition publiait *Sociolinguistics* [16], autre recueil d'articles collectés par J. B. Pride et Janet Holmes, dans lequel on trouvait entre autres des contributions de Joshua Fishman, Einar Haugen, Charles Ferguson, William Labov, John Gumperz, etc. Deux ans plus tard paraissait un petit livre de Peter Trudgill, *Sociolinguistics, an Introduction*, qui faisait un point utile sur l'état de la science en donnant de nombreux exemples d'enquêtes concrètes [17]. La même année, en France, était publiée une *Introduction à la sociolinguistique* qui résumait essentiellement différentes théories et accordait une large part à l'approche marxiste de la langue [18]. Du côté des revues, signalons *Language in Society* qui commence sa publication en 1972, puis *International Journal of The Sociology of Language*, à partir de 1974... Et cette activité tous azimuts est un indicateur irréfutable de changement : la lutte pour une « conception sociale de la langue » est en passe d'aboutir.

Notes

[1] Antoine Meillet, « Comment les mots changent de sens », publié dans *L'Année sociologique*, 1905-1906 ; repris dans *Linguistique historique et linguistique générale* Paris, Champion, 1921 ; cité ici dans la réédition de 1965, p. 230.

Chapitre I : La lutte pour une conception sociale de la
Langue

Réf. bibliographique : LOUIS-JEAN CALVET, *La sociolinguistique*, QUE SAIS-JE ?, 2009, Presses Universitaires de France

-
- [2] Antoine Meillet, *Compte rendu du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, p. 166.
- [3] Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1931, p. 31.
- [4] *Ibid.*, p. 33.
- [5] Antoine Meillet, « L'état actuel des études de linguistiques générales », leçon inaugurale au Collège de France, 13 février 1906 ; repris dans *Linguistique historique et linguistique générale* Paris, Champion, 1921 ; cité ici dans la réédition de 1965, p. 17.
- [6] Basil Bernstein, *Langage et classes sociales*, Paris, Éd. de Minuit, 1975, p. 306.
- [7] William Labov, *Le Parler ordinaire*, t. I, Paris, Éd. de Minuit, 1978, p. 136.
- [8] William Bright (éd.) *Sociolinguistics, Proceedings of The UCLA Sociolinguistics Conference*, La Haye – Paris, Mouton, 1966, p. 11.
- [9] *Ibid.*, p. 15.
- [10] Louis-Jean Calvet, « Aux origines de la sociolinguistique », la conférence de sociolinguistique de l'UCLA (1964), in *Langage et Société*, n° 88 juin 1999.
- [11] William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Éd. de Minuit, 1976, p. 259.
- [12] *Ibid.*, p. 425.
- [13] *Ibid.*, p. 258.
- [14] Henri Boyer, *Éléments de sociolinguistique*, Paris, Dunod, 1991, p. 5.
- [15] Pier Paolo Giglioli, *Language and Social Context* Harmondsworth, Midd., Penguin Books, 1972.
- [16] J. B. Pride et J. Holmes, *Sociolinguistics* Harmondsworth, Midd., Penguin Books, 1972.
- [17] Peter Trudgill, *Sociolinguistics, an Introduction* Harmondsworth, Midd., Penguin Books, 1974.
- [18] Jean-Baptiste Marcellesi et Bernard Gardin, *Introduction à la sociolinguistique, la linguistique sociale*, Paris, Larousse, 1974.